

**Scénario du film «1926 — Femmes et Terreur (Maria Spiridonova). Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»** écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

### **Résumé du scénario :**

*Le texte prend pour point de départ l'année 1926 et l'adoption du nouveau Code pénal de la RSFSR, qui introduit pour la première fois la médecine comme « mesure de protection sociale ». Officiellement, les personnes ayant commis des actes contre le régime soviétique mais souffrant de troubles mentaux ne peuvent plus être exécutées ni envoyées en camp : on leur applique des mesures médicales et médico-pédagogiques. En réalité, cette disposition installe l'idée que s'opposer au pouvoir soviétique est, en soi, un signe de folie, et ouvre la voie à l'usage politique de la psychiatrie : d'abord avec les hôpitaux psychiatriques carcéraux du NKVD (comme Kazan), puis, plus tard, avec la psychiatrie punitive des années 1960–1980. Andropov n'en est pas le fondateur, mais le continuateur d'une logique née sous Lénine et Staline.*

*La première grande victime de cette nouvelle arme est Maria Spiridonova. Ancienne héroïne de la gauche révolutionnaire, elle est déjà internée au fameux « maison n° 23 » de la rue Kropotkine (futur Institut Serbsky) dès 1921. Leader symbolique des socialistes-révolutionnaires de gauche (SR de gauche), elle avait derrière elle un passé de terroriste : en 1906, à 20 ans, elle abat le fonctionnaire Luzhenovski pour sa répression des paysans de Tambov. Sauvagement battue par les cosaques, presque violée, elle devient une icône nationale. Sa condamnation à mort est commuée en baignade à perpétuité, et la presse libérale la présente comme un symbole de la Russie martyrisée. Sur la route du baignade d'Akatouï, les foules la saluent, scandant son nom. Ses compagnons de lutte, Gerschuni et Sazonov, les plus célèbres terroristes SR, lui écrivent : « vous êtes le symbole de la Russie ».*

*Le récit de son baignade contraste fortement avec ce que deviendront plus tard les camps staliniens : à Akatouï puis à la prison féminine de Maltsev, les politiques bénéficient d'un statut privilégié par rapport aux droit commun. Elles lisent, reçoivent livres et argent, se promènent en forêt « sur parole d'honneur », décoorent les cellules de fleurs, portent leurs propres robes. On joue la comédie de la discipline uniquement quand arrive une inspection. L'héroïsation de ce passé carcéral rend plus choquante la comparaison, faite plus tard par d'autres témoignages (comme ceux de Galina Serebriakova), avec la brutalité des prisons soviétiques de 1938, où une femme accouche sans aide, l'enfant est arraché et meurt au foyer.*

*Libérée après Février 1917, Spiridonova revient au centre de la vie politique. Elle rencontre Alexandra Kollontai : l'une revient de onze ans de baignade, l'autre de l'émigration. Au printemps 1917, elles parlent aux mêmes meetings. Les SR de gauche finiront par s'allier aux bolcheviks pour disperser l'Assemblée constituante, puis rompent avec eux sur la question paysanne et les réquisitions de grain. Spiridonova, pourtant favorable à la paix de Brest contre l'avis de son parti, s'oppose bientôt à la politique de Lénine à l'égard des paysans. L'attentat contre l'ambassadeur allemand Mirbach et la tentative de soulèvement de juillet 1918 marquent l'échec définitif des SR de gauche. Arrestations, procès, amnistie... puis nouvel emprisonnement, cette fois au Kremlin, dans une petite cellule humide sous l'œil des soldats qui l'épiaient jusque dans les latrines.*

*Le texte fait un constant jeu de miroir entre la vie de Spiridonova et celle des femmes de la nouvelle élite bolchevique. Tandis que Maria croupit en prison, Olga Kameneva (sœur de Trotski et épouse de Kamenev) tient salon au Kremlin, sert le thé dans des porcelaines à aigle impérial, distribue une poignée de riz à un vieux bolchevik misérable tout en se félicitant du « flair politique » de son fils « Lioutik », que l'on emmène en croisière sur l'ancienne yacht impérial avec le couple Raskolnikov–Larisa Reisner. Kollontaï achète des dizaines de robes à Berlin, donne des réceptions somptueuses à Oslo, se déplace en cabine de luxe avec baignoire de marbre, tout en expliquant que cela « élève le prestige du pays ». Les épouses de dirigeants vivent dans les palais des Romanov, se parent des symboles de l'Ancien Régime et rêvent d'« nationaliser » les enfants du peuple, tout en protégeant soigneusement les leurs.*

*Sur ce fond d'hypocrisie de classe nouvelle, la lutte de pouvoir se déplace : Trotski est marginalisé, puis abattu politiquement avec l'aide de Kamenev et Zinoviev, avant que ceux-ci ne deviennent eux-mêmes la « gauche oppositionnelle » et ne soient écrasés. En 1926, le mot d'ordre de Staline, « construire le socialisme dans un seul pays », est adopté comme ligne officielle. Le NEP a atteint ses limites, l'économie exsangue appelle des investissements privés, mais le choix stalinien est clair : sacrifier la modernité économique à la conservation du pouvoir, instaurer un modèle de travail quasi-servile (« travailler autant que l'État l'ordonne, manger aux cartes, vivre sur autorisation »).*

*La trajectoire finale de Spiridonova est tragiquement paradoxale : dans les années 1930 elle déclare soutenir l'industrialisation et surtout la collectivisation, voyant dans le stalinisme la « véritable » pouvoir soviétique, appuyé par le peuple. Cela ne la sauve pas : accusée en 1937 d'avoir préparé un attentat contre Vorochilov, elle est de nouveau arrêtée et finalement fusillée en 1941 à la prison d'Orel, le même jour qu'Olga Kameneva. Le fils de cette dernière, Lioutik, devenu pilote, connaîtra le même sort. Le destin de Maria Spiridonova, de symbole de la Russie martyrisée à victime oubliée des purges staliniennes, encadre ainsi tout le passage du terrorisme individuel pré-révolutionnaire au terrorisme d'État et à la psychiatrie punitive soviétique.*

## **Scénario :**

– Maria Spiridonova

Le 22 novembre 1926, à la 2<sup>e</sup> session du VTsIK de la 12<sup>e</sup> convocation, fut adopté le Code pénal de la RSFSR, dans lequel la médecine était pour la première fois envisagée comme l'une des mesures de protection sociale.

Désormais, à l'encontre des personnes ayant commis des actes dirigés contre l'ordre soviétique, on pouvait appliquer, conformément au nouveau Code pénal, non seulement des mesures de caractère judiciaire et correctionnel, mais aussi des mesures de caractère médical et médico-pédagogique.

Le Code pénal précise que les mesures judiciaires et correctionnelles – c'est-à-dire la fusillade ou le camp – ne peuvent être appliquées aux personnes ayant commis des crimes contre le régime soviétique en état de maladie mentale chronique ou de trouble temporaire de l'esprit.

À première vue, cela semble humain et conforme aux normes mondiales. Mais à y regarder de plus près, l'article du Code revient en fait à affirmer que toute personne s'élevant contre le pouvoir

soviétique est mentalement anormale. C'est pourquoi à de telles personnes on applique un traitement forcé et un placement dans un établissement de soins, assortis de l'isolement.

En outre, l'introduction dans le Code pénal de mesures d'influence médicale pour les politiques est une excellente préparation pour l'avenir, proche comme lointain.

Dans un avenir proche, moins de dix ans plus tard, sera ouvert à Kazan le premier hôpital psychiatrique pénitentiaire relevant du NKVD. C'est un acquis spécifiquement soviétique dans le domaine de la psychiatrie. À l'Institut Serbski de Moscou, dans un service secret, on mettra au point des moyens médicamenteux spéciaux d'action sur les personnes sous enquête. Certes, dans les années 1930, le déliement médical de la langue et les aveux extorqués n'empêchaient nullement la fusillade.

Plus tard, dans les années 1960, 1970 et 1980, les modes d'influence médicale sur les prisonniers politiques deviendront les principaux instruments de répression. Et ils le resteront jusqu'au début de la perestroïka. Quand on dit qu'Andropov est le fondateur de la psychiatrie punitive, cela ne correspond pas à la vérité historique. Andropov est le continuateur direct de l'œuvre de Lénine et de Staline.

En 1926, la revue *Écran*, supplément à la *Gazette ouvrière*, publie un article intitulé « La maison n° 23 ». Il commence ainsi : « La population de cette maison blanche du passage Kropotkine change souvent. On les amène, on les emmène. » Dans la maison n° 23 du passage Kropotkine se trouve l'Institut d'expertise médico-légale, qui portera plus tard le nom de Serbski. Il faut préciser que Vladimir Petrovitch Serbski n'a aucun rapport avec la psychiatrie politique soviétique : il est mort avant octobre 1917.

La première détenue soumise à l'action de la psychiatrie punitive soviétique fut Maria Spiridonova. Elle devint patiente de la maison n° 23 du passage Kropotkine dès 1921. Maria Alexandrovna Spiridonova est la dirigeante informelle, le symbole et l'étendard du parti des socialistes-révolutionnaires de gauche (SR de gauche). Elle participe au mouvement révolutionnaire depuis 1905. Bien longtemps avant l'asile, Spiridonova avait déclaré : « J'ai le pressentiment que les bolcheviks préparent quelque chose d'ignoblement particulier. Ils me déclareront folle, comme Tchaadaïev, m'enfermeront dans une clinique psychiatrique – ou quelque chose de ce genre. » Cette déclaration de Spiridonova paraît d'abord absurde, alors que les bolcheviks ont à leur disposition les fusillades et les déportations à l'étranger. Son parti est interdit. Néanmoins, on s'occupe d'elle avec un raffinement particulier, en lui permettant chaque fois de rester en vie.

En juillet 1921, Clara Zetkin écrit à Lénine : « Divers délégués étrangers m'ont demandé de dire un mot en faveur de Maria Spiridonova. J'espère que votre décision à son sujet sera aussi miséricordieuse que politiquement raisonnable. »

En 1921, Lénine juge effectivement politiquement raisonnable de ne pas tuer Spiridonova. D'une part, parce que le pouvoir soviétique est vacillant sur fond de révolte de Kronstadt et d'insurrection paysanne dans la province de Tambov. D'autre part, parce que Maria Spiridonova, tuberculeuse, tout juste remise du typhus, âgée de 37 ans, est extraordinairement influente et dangereuse. Qu'on la tue ou qu'on la laisse en liberté, c'est tout aussi mauvais pour le pouvoir.

C'est à Dzerjinski qu'est venue l'idée de cacher Spiridonova dans un hôpital psychiatrique. Il écrit au chef du service secret de la Tcheka : « Il faut prendre contact avec Oboukh et Semachko (c'est-à-dire avec le comité de santé de Moscou et le commissariat à la Santé) pour placer Spiridonova dans

un établissement psychiatrique, à la condition qu'on ne vienne pas l'y enlever et qu'elle ne puisse s'enfuir. »

Quand on l'amena à la clinique psychiatrique, elle refusa de manger et de boire. Quatorze jours de grève de la faim sèche. Les médecins et la direction de la Tchéka se mirent à parler d'alimentation artificielle. Dans ce cas précis, cette violence faite à l'organisme aurait signifié la mort de la patiente. Car l'essence de son état, c'est l'horreur devant toute violence, exercée sur elle ou sur autrui. Dans ses cauchemars, dans ses délires, elle crie : « Gendarmes, cosaques, tchékistes ! »

Le drame de la situation tient aussi au fait que cette maladie mentale s'est abattue sur une femme qui, à vingt ans, était devenue la plus célèbre terroriste russe du XX<sup>e</sup> siècle.

En 1906, à la gare de Borisoglebsk, Maria Spiridonova abat d'un coup de revolver le conseiller de gouvernement de Tambov, Loujenovski, responsable de la répression des troubles paysans. Elle n'essaie pas de fuir, elle crie que c'est elle qui a tiré. Elle veut se suicider en public, mais n'en a pas le temps. Sur l'ordre de l'essaoul Piotr Avramov, les cosaques commencent à la frapper à coups de nagaïka et de pieds. Cette scène longue, cruelle, ignoble se déroule sous les yeux du public de la gare. Ensuite, on se met à frapper les spectateurs pétrifiés.

L'examen médical de Maria Spiridonova constate : visage tuméfié, ecchymoses striées de bandes rouges et bleues. La bouche ne s'ouvre pas. La peau du front est arrachée. L'œil gauche ne s'ouvre pas. Hémorragie dans la rétine. Mains fortement enflées, par endroits la peau est arrachée. Sur le corps, des traces de coups de nagaïka bien dessinées. Sur les jambes, hémorragies et peau arrachée. Les poumons complètement meurtris. Du sang sort par la gorge. Elle ne peut pas bouger. Perte de connaissance périodique. Délire, hallucinations. En outre, dans le train qui la transporte de Borisoglebsk à Tambov, le même essaoul Avramov tente de la violer.

Tout ce qui s'est passé avec Spiridonova a été largement discuté et relaté dans la presse, provinciale comme nationale. À Tambov, le correspondant de la gazette pétersbourgeoise *La Russie*, Vladimirov, mène une « enquête journalistique ». Il publiera bientôt ses articles en volume séparé. Avant même le procès, *La Russie* imprime une lettre de Spiridonova depuis la prison de Tambov : « Oui, j'ai voulu tuer Loujenovski. Je mourrai paisiblement, le cœur en paix. » La gazette *Molva* publie une lettre de la mère de Maria Spiridonova sous le titre : « Appel aux mères russes ».

Le tribunal militaire provisoire de Tambov prononce la peine de mort : « Soumettre à la peine capitale par pendaison. »

Deux semaines plus tard, le même tribunal militaire de Tambov demande la commutation de la peine de Spiridonova : « En raison d'une maladie incurable, la tuberculose, remplacer la peine de mort par les travaux forcés à perpétuité. »

Le ministre de l'Intérieur Dournovo répond : « Dans l'affaire Spiridonova, je pense qu'il est juste de faire droit à la requête du tribunal militaire. » Le 20 mars 1906, Spiridonova écrit à ses camarades du parti socialiste-révolutionnaire : « Ma mort me semblait d'une telle valeur sociale, je l'attendais tant que l'annulation du verdict m'a fait un très mauvais effet : je ne me sens pas bien. »

Puis vient sa lettre d'adieu avant le départ de Tambov : « Je suis de ceux qui rient sur la croix. » En avril, l'essaoul Avramov est abattu d'un coup de revolver par une jolie demoiselle à longue tresse.

À l'été 1906, la gazette pétersbourgeoise *La Pensée* publie une lettre que Spiridonova a pu lire bien plus tôt, au temps de la prison de Tambov. Sous la lettre figurent les signatures des terroristes les

plus célèbres de Russie : Gershuni, Sazonov. Grigori Gershuni est le créateur de l'organisation de combat des SR, extraordinairement efficace contre les hauts fonctionnaires et les membres de la famille tsariste. Egor Sazonov est l'exécutant de l'assassinat du ministre de l'Intérieur Plehve en 1904.

Ces terroristes légendaires écrivent de la forteresse de Schlüsselbourg à Spiridonova, dans sa prison de Tambov : « On vous a déjà comparée à la Russie martyrisée. Et vous, camarade, êtes sans aucun doute son symbole. »

C'est justement en tant que symbole de la Russie que la terroriste Spiridonova se retrouve d'abord dans la tour Pougatchev de la prison de Boutyrki, puis est envoyée au bagne. Dans le même train qu'elle se trouvent cinq autres terroristes, âgées de 19 à 26 ans. Aucune des cinq ne bénéficie d'une telle aura médiatique. Dans les gares, sur tout le trajet, se forment d'immenses rassemblements. Les gens scandent : « Spi-ri-do-no-va ! Spi-ri-do-no-va ! Vive Spiridonova ! Salut à Spiridonova ! »

Spiridonova sort du wagon, prend la parole. Sa compagne de route, Alexandra Izmaïlovitch, qui passera ensuite toute sa vie à ses côtés, se souviendra : « Sur tout le trajet, il n'y a eu que deux taches sombres. À Syzran, une marchande a crié : "Quelle héroïne, tiens ! Vous irez dans l'Histoire !" Et en Sibérie, dans une petite gare, un ouvrier âgé a dit : "Qu'est-ce que tu fais, insensée ?" »

On allait à Akatouï. Après le train, on continue en tarantas. Akatouï, depuis 1826, à l'époque des décembristes, fait partie du système des prisons de Nertchinsk pour prisonniers politiques.

La même Alexandra Izmaïlovitch raconte : « En route, vers midi, on s'installait dans un endroit agréable, près d'un ruisseau, et on passait trois heures étendues dans l'herbe, à se baigner, à boire le thé. Les premiers jours, je marchais beaucoup pieds nus. Mais il a vite fallu renoncer. Les pieds brûlés par le sable chaud, piqués de partout, me faisaient souffrir. Il a fallu monter en voiture. » Elles arrivent à Akatouï.

M. Spiridonova (première à gauche) à Akatouï avec d'autres prisonniers politiques.

Izmaïlovitch poursuit : « Nous voilà devant la porte de la prison. Là, une vague bruyante nous emporte, nous assourdit par le tonnerre des chants révolutionnaires, nous couvre de fleurs. Comme dans un rêve nous regardons ce qui se passe. Nous nous retrouvons dans une cour entourée d'hommes, de femmes, d'enfants souriants. Les enfants aussi chantent et nous jettent des fleurs. Partout des drapeaux, des guirlandes de fleurs, des inscriptions : "Vive le socialisme", "Vive le Parti socialiste-révolutionnaire". Nous restons là sous les accents de la Marseillaise et sous une pluie de fleurs, complètement déconcertées. À grand-peine ai-je réussi à distinguer des yeux Gershuni et Sazonov.

Des dames, épouses de forçats, nous ont menées au bain, puis nous ont servi le déjeuner, nous ont photographiées. Ensuite, dans la cour verdoyante, nous avons pris le thé.

À notre arrivée, le directeur de la prison est venu nous voir. Il faisait beaucoup de courbettes, nous serrait la main et demandait sans cesse si nous serions bien dans nos petites chambres. »

Quand on entend cela pour la première fois, on ressent un réflexe de protestation intérieure. C'est un mensonge, un film de propagande commandé par le directeur de la prison d'Akatouï. Pourtant, c'est vrai. Ce sont des souvenirs authentiques de la terroriste Alexandra Izmaïlovitch, fille de général, qui avait tenté d'assassiner le gouverneur de Minsk pendant un pogrom. Plus tard, elle connaîtra la prison sous Lénine et le camp sous Staline, et pourra mesurer la différence. Dans les

camps staliniens, on ne faisait pas de photos pour les albums de jeunes filles. À Akatouï, les détenues se photographiaient beaucoup. L'album a été miraculeusement conservé à l'étranger. En URSS, il aurait été un document antisoviétique.

Après Akatouï, ce fut la prison de femmes de Maltsev. Les prisonnières politiques n'y travaillaient pas. Leur tâche consistait à nettoyer les cellules, laver le linge, alimenter les poêles, autrement dit l'auto-entretien. La grande spécialiste du lavage de sols était Irina Kakhovskaïa, descendante du décembreur Kakhovski, celui qui tira dans le dos du héros de la guerre de 1812, le général Miloradovitch, sur la place du Sénat.

D'après les souvenirs des prisonnières politiques, le travail le plus pénible était de laver son propre linge. On portait son linge à soi, pas du linge d'uniforme, et il y en avait beaucoup. Les détenues de droit commun apportaient le bois pour les poêles. Contrairement aux camps staliniens, ici les politiques étaient en position privilégiée par rapport aux « droit commun ». Les criminelles travaillaient : tricotaient des moufles, coudraient des chemises. Les politiques lisaient. Livres et argent arrivaient régulièrement par la poste.

On lisait des ouvrages de philosophie, d'économie politique, des romans. En différentes langues. Ce n'était pas interdit. On n'assimilait pas cela à de l'espionnage.

Les cellules, en général, n'étaient pas verrouillées. Il y avait des fleurs dans les cellules. Les « perpétuelles », c'est-à-dire celles qui avaient une peine à vie, portaient leurs propres robes, souvent très colorées.

Les chaînes traînaient, prêtes pour les « grandes occasions ». Dès qu'au-delà de la montagne de Zarentouï apparaissait un attelage de trois chevaux avec des autorités, on donnait l'alerte à la prison. La surveillante courait fermer les cellules. On commençait à se changer en vêtements d'uniforme. Les robes vives, les fleurs étaient cachées. On fixait à la hâte les chaînes aux chevilles. En moins de cinq minutes, tout se teintait de gris. La prison, se souvient Spiridonova, « prenait son aspect vissé ».

En 1926, Maria Spiridonova publie un ouvrage intitulé *Souvenirs du bagne de Nertchinsk* : « On nous laissait nous promener sur parole, loin dans la forêt, par groupes d'une soixantaine de personnes, pour toute la journée. Au moment de notre arrivée, les prisons ressemblaient plutôt à des clubs. Mais pour un ouvrier peu instruit, il était difficile de rester assis, car il a besoin de variété. Il n'y avait du travail que dans très peu de bagnes, et c'est pour cela que des dizaines de camarades devenaient des malades. Quand certains parvenaient à se faire envoyer dans les mines d'or du bagne, ils écrivaient de là-bas des lettres de bonheur et, surtout, pouvaient gagner quelque chose pour eux-mêmes. »

Et maintenant, un autre fragment de souvenirs :

« Une fois, dans notre cellule, une jeune Kazakhe s'est mise à accoucher. Nous avons exigé un médecin. Personne n'est venu. Au moment crucial, quand la tête de l'enfant est apparue, un gardien a fait irruption dans la cellule :

— Silence ! Vous réclamez une sage-femme ! Et qui êtes-vous, au juste ? Vous êtes des ennemies du peuple.

L'accouchement continuait. L'une d'entre nous a mordu le cordon ombilical avec les dents et l'a noué avec un bout de tissu. Ce n'est qu'au matin qu'est apparue l'infirmière de la prison, Sonia. Elle a pris le nouveau-né, et a ordonné à la mère de la suivre. Trois semaines plus tard, la mère est

revenue parmi nous. On avait envoyé l'enfant à l'orphelinat. Peu après, on nous a annoncé qu'il était mort. »

Ce fragment est tiré des souvenirs de Galina Serebriakova, écrivaine, épouse de deux membres du Comité central du PC(b) : Serebriakov et Sokolnikov. Elle décrit une prison soviétique de 1938.

En 1926, les souvenirs de Spiridonova sur le bagne de Nertchinsk n'intéressent déjà plus personne. Et ce qui se passera dix ans plus tard, nul ne peut encore l'imaginer.

Une masse de gens qui, avant octobre 1917, n'étaient rien, ont pris goût au pouvoir et sont devenus, en 1926, une véritable classe dominante. La grande majorité de ces gens étaient mariés.

Au début de 1926, la femme de Kamenev, Olga Davydovna – qui est aussi la sœur de Trotski – fait du shopping à Paris avec son amie Lioubov Vassilievna, épouse de l'ambassadeur soviétique Krasine.

Kameneva se rend souvent à Paris, est connue pour ses toilettes et l'absence de limites de ses dépenses. Les journaux français en parlent.

Un nouveau sujet d'information est fourni par Alexandra Kollontaï, qui passe par Paris sur la route de la Norvège vers le Mexique. Elle visite bien sûr les lieux où elle vivait avant 1917, sa modeste pension d'émigrée, le café près de la Sorbonne où elle s'asseyait avec le mari qu'elle a quitté en 1898. Puis elle se rend chez les joailliers de la rue de la Paix. Des journalistes français la suivent. Elle embarque pour le Mexique sur le paquebot *Lafayette*, dans une cabine avec baignoire en marbre, où coule en permanence de l'eau de mer chauffée.

En Norvège, on n'a pas oublié la réception grandiose donnée à l'occasion de l'anniversaire du coup d'Octobre. Tous les salons du meilleur hôtel d'Oslo avaient été loués. Partout étaient disposés des petits tonneaux de deux kilos de caviar envoyés de Moscou. La glace entourant les tonneaux était éclairée par des lampes spéciales. La maîtresse du bal dansait sans se lasser. Le final du banquet en l'honneur d'Octobre fut la danse d'une beauté nue, deux grappes de raisin dans les mains.

Dans une lettre officielle, Kollontaï écrivait : « J'ai mené une activité d'une importance exceptionnelle. Je suis lessivée. »

Dans son rapport officiel : « La réception a encore rehaussé le prestige de l'Union soviétique. Tous les journaux écrivent que l'ambassade de la Russie tsariste n'a jamais rien organisé de semblable. »

En 1926, lorsque Kollontaï se trouve brièvement à Moscou, le commissaire aux Affaires étrangères Tchitchérine brandit devant elle le rapport d'un contrôleur, d'où il ressort que rien qu'à Berlin elle a acheté cinquante robes.

Elle répond que cela relève du prestige du pays.

Ma grand-mère me racontait : un jour, elle est allée voir Kollontaï à l'hôtel Metropol avec une lettre. Kollontaï l'a reçue dans un peignoir inimaginable. À ma grand-mère, cela a aussitôt rappelé quelque chose qu'elle avait déjà vu. Il faut dire que, avant la révolution, à Minsk, ma grand-mère faisait des chapeaux. Et la patronne l'envoyait parfois livrer la boîte à chapeau à une riche cliente. En rentrant du Metropol, ma grand-mère se souvient enfin où elle a déjà vu un tel peignoir. C'était il y a longtemps, à Minsk. Elle avait apporté un chapeau à une cliente. Celle-ci portait exactement le même peignoir. C'était une madame, patronne d'un bordel de luxe.

Alexandra Kollontaï avait rencontré Maria Spiridonova au printemps 1917. En réalité, leur rencontre marque le moment du changement d'élites révolutionnaires. Maria Spiridonova est alors la révolutionnaire la plus célèbre de Russie. Elle vient de rentrer à Petrograd de l'Est, du bagne. Elle

a été libérée par un décret personnel du ministre de la Justice Kerenski, dans les premiers jours de la révolution de Février.

Alexandra Kollontaï arrive, elle, de l'Ouest, de l'émigration. Elle n'est connue de personne. L'une a derrière elle onze ans de bagne, l'autre n'a pas vu la Russie depuis 1898 ; elle n'y est revenue que quelques fois, pour de courts séjours. Leurs représentations du pays sont donc très relatives, mais en 1917, cela n'a pas grande importance.

Lors d'un meeting de soldats, Spiridonova et Kollontaï prennent la parole à tour de rôle. On écoute Spiridonova avec respect. Kollontaï, elle, est accueillie par des clameurs enthousiastes. Après son discours, les soldats la portent en triomphe jusqu'à l'auto.

Constantin Stanislavski, qui entendit Kollontaï lors de ce meeting, jugea la mise en scène de son intervention, plus précisément sa technique de parole : « Dès les premières phrases elle mettait dans sa voix juste ce qu'il fallait d'élan pour conquérir l'auditoire. Elle affaiblissait la modulation au milieu de son discours, puis à la fin retrouvait toute sa force, sans jamais tomber dans le cri. » Il ne dit pas un mot du contenu. L'auditoire masculin couvre Kollontaï de bouquets de lilas.

Au printemps 1917, personne ne pense assister dans cette forme à un changement de personnages historiques. Plus encore : après le coup d'Octobre, au moment des élections à l'Assemblée constituante, le 5 janvier 1918, ces femmes, avec leurs hommes – c'est-à-dire leurs partis – se retrouvent de nouveau du même côté de la barricade.

Les deux partis les plus révolutionnaires, les bolcheviks – qui viennent de prendre le pouvoir – et les SR de gauche, obtiennent la minorité des sièges à l'Assemblée constituante de toute la Russie. Les SR de gauche se coaliseront alors avec les bolcheviks pour dissoudre l'Assemblée constituante. Maria Spiridonova est candidate à la présidence de l'Assemblée, mais n'est pas élue. Quelques heures après cet échec, elle approuve la dissolution de l'Assemblée. Autrement dit, après onze ans de bagne, elle se prononce pour la dictature.

Les SR de gauche sont le seul et dernier parti politique que les bolcheviks tolèrent. Mais seulement jusqu'au milieu de 1918.

Spiridonova soutient la position de Lénine sur le traité de Brest-Litovsk. Contre l'avis de son parti, elle se prononce pour la paix avec l'Allemagne à tout prix, avec toutes les pertes territoriales. D'ailleurs, sous le document sur la démobilisation totale de l'armée russe, à côté de la signature de Trotski figure celle d'Anastasia Bitsenko, terroriste SR qui avait purgé le bagne avec Spiridonova.

Quand, fin mars, le IV<sup>e</sup> congrès des Soviets ratifie le traité de Brest avec la perte de vastes territoires, les SR de gauche quittent le gouvernement. Spiridonova se plie à la discipline du parti. En réalité, la vraie cause de la rupture avec les bolcheviks, pour la SR Spiridonova, est unique : la politique bolchevique à l'égard de la paysannerie, les détachements de réquisition qui prennent le grain, la famine. Et surtout, les bolcheviks ne remettent pas la terre aux paysans.

Le slogan « La terre aux paysans ! » est en effet le principal mot d'ordre des SR. L'auteur de la loi SR sur la terre, Ilia Maïorov, sera le futur mari de Spiridonova. Les bolcheviks ont volé – ou emprunté – le slogan « La terre aux paysans ! » en octobre, aux SR. Puis, une fois utilisé, ils l'ont jeté. Spiridonova n'avait pas ce type de cynisme. C'est là qu'elle se distinguait de Lénine. Lénine disait de Spiridonova qu'elle était une personne « dont ni moi ni personne ne doutons de la sincérité ».

À Spiridonova elle-même, Lénine a dit : « Il n'y a pas de morale en politique, il n'y a que la pertinence. »

Difficile de savoir si Lénine et Spiridonova parlaient des langues politiques différentes ou la même. Un fait demeure : le terrorisme individuel des SR cède la place au terrorisme d'État. Dans ce jeu dur pour le pouvoir, les bolcheviks ne laissent entrer personne. Rien que les leurs.

Au temps des nuits blanches de 1918, Alexandra Kollontaï habite Tsarskoïe Selo. Elle s'est installée dans les appartements de Catherine la Grande. Pour ses promenades, elle choisit les allées préférées de l'impératrice. La femme de Lounatcharski, Anna, a jeté son dévolu sur les chambres des enfants du dernier tsar. À ce moment-là, ils ne sont pas encore morts. Ils seront exécutés un mois plus tard.

Anna Lounatcharska supervisait les établissements publics pour enfants. Elle recevait ses visiteurs assise dans le fauteuil même où l'impératrice avait appris l'abdication de Nicolas II et son arrestation avec ses enfants. Le soir, les appartements d'Anna Lounatcharska étaient particulièrement joyeux. On chantait, on dansait.

Dans la même compagnie, on trouve la femme du membre du Politburo et chef de l'organisation du parti à Petrograd, Zinoviev : Zlata Lilina. Elle dirige le Comité provincial d'aide sociale de Petrograd, ainsi que le département de l'instruction publique, s'occupant des orphelinats, des foyers d'enfants et de l'éducation. Elle déclare : « Nous devons soustraire les enfants à l'influence néfaste de la famille. Disons-le franchement : les nationaliser. Et, dès les premiers jours de leur vie, les placer sous l'influence bienfaisante des jardins d'enfants et des écoles communistes. Forcer les mères à donner leur enfant à l'État soviétique – voilà notre tâche. »

À cette époque, le peuple appelle les crèches des « mouvoirs », dans le sens où les enfants y meurent. En attendant que le processus d'éducation des enfants et des parents soit achevé, il ne faut pas que les enfants des hauts cadres du parti fréquentent les écoles ordinaires. Et mieux vaut leur prendre des précepteurs pour qu'ils n'aient pas à fréquenter la « racaille ». Ce raisonnement n'est pas propre aux dames de la haute nomenklatura de la capitale : on le retrouve en province.

L'exemple du centre est très contagieux pour les régions. L'« Archive du parti SR » rapporte : « À l'approche de Pâques, les détachements de réquisition de la province de Tambov reçurent de Moscou, du commissariat à l'Alimentation, un télégramme ordonnant d'envoyer à Moscou, à l'adresse du Comité central du PC(b), un wagon de jars. L'ordre fut exécuté. Le comité du parti de Tambov fit de même. Les familles des cadres du parti reçurent pour Pâques trente pouds de jars. »

Outre les jars, ce document attire l'attention par le mot « Pâques ». À en juger par cette directive, les bolcheviks sacrifiaient facilement leurs principes athées à un bon jarret de volaille.

Et les jars ne sont rien ! Sur ordre de Zinoviev, qui est aussi président de l'Internationale communiste, le représentant commercial soviétique en Estonie, ami de jeunesse de Lénine, Georgi Solomon, doit assurer l'envoi en transit urgent vers Petrograd d'une cargaison de 200 000 marks or pour les besoins du Komintern.

Le représentant a organisé l'envoi, mais a voulu savoir ce qu'on transportait. Réponse : « Des ananas, des mandarines, divers fruits confits, des sardines, de la lingerie précieuse pour l'épouse de Zinoviev, Lilina, des parfums, des savons, des instruments de manucure, toutes sortes de dentelles, Dieu sait quoi encore. »

La cargaison est accompagnée par un certain Slivkine, courrier du Komintern, chouchou des dames du parti. Elles lui disent à qui mieux mieux : « Camarade Slivkine, rapportez-moi du savon Coty », « Et moi du parfum Atkinson ». Et lui rapporte immanquablement. Les factures sont adressées au Komintern. L'argent est celui du peuple. Et aucune égalité marxiste là-dedans.

Ces bolcheviks n'ont jamais eu l'intention d'observer les principes pour lesquels ils commettaient leurs crimes. Ils avaient une explication : aucune révolution ne peut réussir sans un état-major. L'état-major ne doit pas se préoccuper du pain quotidien. En font partie les gens les plus dévoués à la cause de la révolution, les plus conscients. Ils doivent être les mieux nourris. La satiété, dans un pays affamé, cimenter leur appartenance au parti. La satiété, dans un pays affamé, rend cette appartenance indestructible. Les femmes du parti ne font qu'orner cette appartenance de leurs charmants besoins.

La dernière tentative des SR de s'immiscer dans l'Histoire, c'est le timide soulèvement sous la chaleur écrasante de juillet 1918.

La section paysanne du VTsIK du Parti des SR de gauche se trouve au rez-de-chaussée d'un bâtiment à l'angle de la rue Vozdvijenska et de la rue Mokhovaïa. Dans les derniers jours de juin 1918, c'est là qu'a lieu une réunion du Comité central des SR de gauche. Spiridonova la préside : « Il faut toute une série d'attentats terroristes. Ils pousseront le peuple à la lutte ouverte. Les bolcheviks, aveugles, conduisent toute la Russie dans un même trou, d'où nous ne sortirons pas. Notre tâche est de déclencher l'insurrection. »

Ils la déclenchent avec entrain. Les SR-tchékistes Blumkine et Andreïev assassinent l'ambassadeur d'Allemagne, von Mirbach, dans sa propre résidence. L'idée de l'attentat : faire capoter le traité de Brest signé par les bolcheviks traîtres. Pour la suite, c'est flou. On compte sur un soutien vague des ouvriers et des paysans. On espère s'appuyer sur les 600 soldats et marins du détachement Popov, cantonné dans la ruelle Trekhsviatitel'ski.

Lors du meeting improvisé, Spiridonova parle de la trahison bolchevique en faveur de l'Allemagne, du fait qu'on enlève la farine à la campagne. Puis elle se rend au congrès des Soviets alors en cours, pour expliquer à tous les travailleurs le sens de l'attentat.

Un des détachements SR, de quarante hommes environ, occupe le télégraphe. Après un certain flottement, une dépêche est envoyée via l'Union du commerce et du télégraphe, prescrivant de ne pas transmettre les télégrammes signés Lénine et Trotski. Dans cette dépêche, le parti des SR de gauche est nommé pour la première et la dernière fois « parti actuellement au pouvoir ». Au quartier général de Popov, on distribue des bottes et des boîtes de conserve.

Quand on apprendra l'arrestation de Spiridonova, on donnera l'ordre de réquisitionner les automobiles. Les meetings dans les casernes moscovites ne donnent pas de résultats significatifs. L'armée rouge commence à canonner le QG de Popov. La fusillade se poursuit jusqu'au matin. Popov ordonne la retraite. Tout le monde s'enfuit par les fenêtres et les trous dans les palissades. Deux morts, vingt blessés. Le soulèvement des SR de gauche s'achève là.

Les motifs du soulèvement, Maria Spiridonova les expose dans une lettre envoyée de prison au Comité central du Parti bolchevique :

« Votre politique s'est révélée n'être qu'une vaste tromperie des travailleurs.

Votre bureaucratie innombrable dévorera plus que la poignée de bourgeoisie.

Le pouvoir des soviets n'est plus le pouvoir des soviets, mais uniquement celui des bolcheviks. »

On juge Spiridonova, on prononce un verdict, et deux jours plus tard, le présidium du VTsIK adopte une résolution l'amnistiant.

Elle se remet immédiatement à parler dans des meetings. À l'un d'eux, elle se heurte à Boukharine. Celui-ci dira plus tard : « Tous les discours de Spiridonova frappaient par leur illogisme, c'étaient des cris hystériques montrant son complet déséquilibre. » Spiridonova parle de la faim à la campagne.

Boukharine sous-estime visiblement ses talents d'oratrice. On en jugera mieux au fait qu'on l'arrête de nouveau trois mois après l'amnistie. De plus, aussitôt après l'arrestation de Spiridonova, le VTsIK adopte le règlement sur l'aménagement socialiste de la terre et sur les mesures de transition vers l'agriculture socialiste. C'est le début de l'ère des sovkhozes et des kolkhozes. La terre est déclarée propriété de l'État. C'en est fini du slogan SR « La terre aux paysans ! » grâce auquel les bolcheviks ont pris le pouvoir.

Comme lieu de détention de Spiridonova, on choisit le Kremlin. On l'enferme dans un réduit attenant à la salle de garde du Kremlin. Plafond voûté, sol de pierre, humide, elle crache le sang. Les soldats de l'Armée rouge la dévisagent constamment par la lucarne de la porte et les fentes de la cloison. Ils épient la fameuse Maria Spiridonova. Certains entrent carrément dans le réduit, se tiennent là à regarder.

Le factionnaire l'emmène aux toilettes. Spiridonova a décrit ces toilettes : murs et porte percés de fentes sur toute la hauteur. Toilettes voisines pour les soldats de garde, avec portes vitrées.

La qualité des toilettes est toujours un moyen de rabaisser. Les soldats ne se sentent pas gênés par les portes vitrées. Spiridonova écrit : « Au bain, on ne nous traitait pas ainsi. » Le pouvoir suprême soviétique est tout près d'elle. Ici même, au Kremlin.

Olga Davydovna Kameneva, épouse du président du Soviet de Moscou Lev Borissovitch Kamenev, sert le thé dans la salle à manger de son appartement du Kremlin, dans de hautes tasses en faïence évasées vers le haut. On ne sert pas le thé dans ce type de tasses : elles sont destinées au chocolat. Mais ces tasses sont revenues aux Kamenev lors du partage des biens d'autrui. Elles portent un fin liseré d'or et un aigle bicéphale.

Olga Davydovna, en jupe noire et chemisier de batiste blanc, dirige à l'époque le département du Théâtre au commissariat à l'Instruction publique. Elle dit : « Poètes, artistes, musiciens ne naissent pas, on les fait. L'idée du don inné a été inventée par les féodaux. On peut faire de chaque ouvrier un poète, de chaque ouvrière une danseuse ; l'essentiel, c'est l'assiduité. »

Pourtant Kameneva aurait pu devenir un bon dentiste : elle est stomatologue de formation.

Tout cela, c'est le poète et prosateur Vladislav Khodassevitch qui s'en souvient. Elle l'invitait souvent chez elle, ainsi que Viatcheslav Ivanov et Baltrouchaitis. Elle voulait avoir son salon littéraire à elle, dans l'esprit de l'Âge d'argent. Elle voulait être mécène, mais de préférence pour les poètes d'avant la révolution. Elle tenait absolument à unir la bohème littéraire et la bohème du parti. Mais le milieu littéraire n'est plus une bohème, il est affamé. Quant à la haute sphère du parti, elle ne sait pas renoncer aux façons de la bohème : la vie d'émigrés pendant de longues années était, au fond, celle d'une bohème de province. À présent, ils se retrouvent au Kremlin.

En présence de Khodassevitch, un vieux bolchevik, qui n'a pas su faire carrière, vient voir Kameneva pour une affaire. Il a un fils tuberculeux. Kameneva lui demande : « Comment va votre petit ? »

« Mal, répond le vieux bolchevik. On m'a dit qu'il lui faudrait du porto ou du cognac avec du lait, mais où en trouver ? Et avec quel argent ? »

On savait à Moscou que les Kamenev avaient du vin et du cognac de choix en abondance.

Olga Davydovna dit : « Pauvre petit, je vais lui donner du riz. »

Elle sort et revient avec un minuscule sachet, une centaine de grammes.

« Voici du riz pour votre fils », dit-elle. Le père du malade prend le sachet, remercie, se courbe, recule jusqu'à la porte, sort.

Et soudain Kameneva dit à Khodassevitch : « Vous savez, notre fils Lioutik assiste parfois aux réunions les plus importantes, et on ne cesse de s'étonner de la précision avec laquelle il juge les gens ! Il reste assis, silencieux, écoute, et quand tout le monde est parti, tout à coup il dit : "Papa, maman, ne faites pas confiance au camarade Untel. Au fond, c'est un bourgeois et un traître à la classe ouvrière." Et deux fois déjà il s'est avéré qu'il avait raison au sujet de vieux communistes, soi-disant les plus éprouvés. Maintenant, de tous ceux avec lesquels nous avons affaire, nous demandons l'avis de Lioutik. »

Lioutik a alors treize ans.

« Et l'an dernier, poursuit Kameneva, nous avons envoyé Lioutik sur la Volga avec le camarade Raskolnikov. Eh bien, Raskolnikov a habillé notre Lioutik en petite vareuse de marin, avec la casquette de marin. Même les chaussures comme celles des marins. Un vrai petit matelot ! »

Khodassevitch écrit qu'il en a eu la chair de poule. Pas si longtemps auparavant, un autre garçon du même âge courait ainsi en petit marin : le tsarévitch Alexis Romanov, tué sur ordre de Lénine et Sverdlov.

Olga Davydovna comprend soudain qu'elle s'est prise elle-même au piège de ses paroles, ne sait comment en sortir, et lâche une phrase tout à fait déplacée : « Pourvu que Lioutik reste sain et sauf ! »

Lioutik naviguait alors, en 1918, avec le commandant de la flottille Raskolnikov, sur l'ancien yacht impérial *Mejen*. Sur ce même yacht se trouvait l'épouse de Raskolnikov, la belle, poète et commissaire Larissa Reissner.

D'après les témoins, Larissa Mikhaïlovna était de très bonne humeur, s'était installée dans la cabine de l'impératrice et, ayant appris que celle-ci avait gravé au diamant son nom sur la vitre, avait barré le nom et gravé le sien à côté. Elle aussi au diamant.

Quand Larissa Reissner, avec Raskolnikov, descendait la Volga sur le yacht impérial en pleine guerre contre Koltchak, ils ne manquaient pas de s'arrêter dans les domaines abandonnés sur les rives. Et dans les maisons paysannes. Reissner entrait dans ces maisons, choisissait un vêtement qui lui convenait et se présentait aux meetings tantôt en somptueuses robes de dames, tantôt en habits de paysannes. Elle disait : « Ce serait de l'hypocrisie de nous refuser ce qui a toujours été le lot de ceux qui détiennent le pouvoir. »

Furor fit son apparition au bal masqué du Palais des Arts, à Petrograd. Reissner avait promis à trois poètes de paraître dans une robe dessinée par Bakst pour le ballet *Carnaval*. Et elle y parut, bien que ce costume inestimable fût gardé au Mariinski par tout un bataillon de vestiaires et de couturières. En demi-masque de velours, les cheveux noués d'un ruban lilas, les épaules parfaites. Tout le monde s'écarte.

Larissa Reissner est morte du typhus en 1926. Elle est la seule, parmi les femmes d'Octobre, qui puisse prétendre au titre de muse. Gouniliov comme Pasternak lui ont consacré des vers.

À Maria Spiridonova, Maximilian Volochine avait consacré un poème après son attentat, la surnommant « mouette ». Anton Tchekhov n'en aurait pas été ravi. C'était en 1906. En 1926, elle est oubliée. Les SR sont liquidés. Spiridonova est maintenue en exil. Après la prison et l'asile, elle est à Tachkent. Autrefois, dans sa détention au Kremlin, elle écrivait : « Jamais je n'ai autant désiré être libre que maintenant. » En exil, en 1926, elle n'écrit plus rien de semblable.

Les femmes qui habitent le Kremlin en 1926, elles, se sentent tout à fait libres et en pleine sécurité. Les rangs des dames d'avant la révolution se sont élargis, enrichis d'un nouvel apport. Les nouvelles venues y sont arrivées de différentes façons.

Certaines, comme la jeune épouse de Boukharine, viennent de familles de bolcheviks de la première génération et se perçoivent comme la nouvelle noblesse héréditaire. D'autres ont déjà été mariées à des SR, mais s'en sont séparées. Parfois par flair politique, parfois simplement parce qu'elles s'étaient éprises d'un autre homme, qui se trouvait en plus être un fonctionnaire du parti. Une bonne « partie ».

Et il y a les troisièmes : demoiselles de bonnes familles, de ce qu'on appelle « les anciens ». Leurs jeunes gens ont été tués pendant la guerre civile ou sont partis en exil. Les jeunes filles sont restées. Quand un détachement rouge entrait dans leur ville, l'une se précipitait chez l'autre, haletante : « Qu'est-ce que tu fais là ? Leurs commandants sont intéressants, jeunes, en uniforme – ils ont l'air d'officiers blancs. Courons vite au jardin public ! » Et elles couraient au jardin. Elles voulaient trouver une protection. Il leur semblait qu'épouser un commandant, c'était être protégée.

Et puis Lénine avait déclaré avant sa mort qu'on était dans un temps de répit avant l'arrivée de la révolution mondiale. Elles se sont détendues. Tant, que Kameneva, la sœur de Trotski, s'est totalement prise au jeu de la grande-duchesse intrigant à la cour.

Selon les rumeurs du Kremlin, c'est elle qui a joué le rôle principal dans l'aggravation des relations entre son mari et son frère, c'est-à-dire entre Kamenev et Trotski. Trotski fut abattu politiquement.

Après la victoire sur le partisan de la révolution mondiale Trotski, Staline lança la thèse de la construction du socialisme dans un seul pays. Kamenev et Zinoviev, qui avaient aidé Staline à « descendre » Trotski, se dressèrent alors contre lui. Staline leur colla aussitôt l'étiquette « opposition de gauche ».

Ils tentèrent alors de se coaliser avec Trotski – ou l'inverse. La coalition fut de courte durée. Le 4 octobre 1926, Trotski et Zinoviev adressent au Politburo une lettre annonçant la fin de la polémique. Une semaine plus tard, Staline déclare en séance du Politburo : « Il ne fait aucun doute que l'opposition a subi une lourde défaite. Il est également clair que l'indignation dans les rangs du parti contre l'opposition grandit. »

Deux semaines plus tard, la 15<sup>e</sup> conférence du parti approuve à l'unanimité le slogan stalinien de la construction du socialisme dans un seul pays comme politique officielle du parti. Il ne sera plus remis en cause.

Staline ne s'est pas trompé dans son flair économique – ou plutôt politique. La NEP, très particulière liberté économique à l'intérieur de cadres très étroits, avait épuisé en 1926 les possibilités que le pouvoir lui avait accordées. La pression fiscale sur la population était poussée à

l'extrême, mais le budget soviétique était incapable de faire face à la crise de l'industrie. La bureaucratie soviétique ne parvenait à rien tirer de la nationalisation accomplie. Les emprunts auprès de la population avaient échoué, du fait de la misère générale.

L'économie exigeait de puissants investissements privés et un abandon du système de commandement. Mais cela relevait de la politique, donc du pouvoir. Le slogan de la construction du socialisme dans un seul pays – c'est le choix de Staline en faveur du pouvoir. Ce choix signifiait l'abandon de l'économie du XX<sup>e</sup> siècle au profit d'un modèle économique fondé sur le travail servile. En d'autres termes : travailler autant que l'État l'ordonne, manger au ticket de rationnement, vivre sur permission.

La vie « en liberté » et la vie en camp vont se confondre dans un système de vases communicants. La garde léniniste et ses femmes n'avaient pas à s'étonner de la politique de Staline. Exploiter gratuitement la population, éliminer les opposants, ne laisser vivants ni les prédécesseurs ni leurs enfants – c'était déjà la politique de Lénine. Simplement, désormais, le rouleau compresseur passait sur leurs propres corps.

Quant à Maria Spiridonova, elle soutint pleinement l'industrialisation stalinienne, et surtout la collectivisation. Elle déclara s'être totalement désarmée politiquement et que le pouvoir stalinien était le vrai pouvoir soviétique, puisqu'il bénéficiait du soutien de tout le peuple. Et en effet, il bénéficiait du soutien de tout le peuple.

En 1937, Spiridonova est accusée d'avoir organisé un attentat contre Vorochilov, et emprisonnée de nouveau. En 1941, elle est fusillée à la prison d'Orel, le même jour qu'Olga Kameneva. Le fils de Kameneva, Lioutik, a grandi, est devenu pilote – et lui aussi a été fusillé.